Dans ces romans, des métiers…

|  |  |
| --- | --- |
| Aubry, Florence. *Titan noir* | Dresseur d’orque |
| Balliana, Tamara. *Fashion victime & volte-face* | Policier |
| Beinstingel, Thierry. *Ils désertent*  | Commercial |
| Benameur, Jeanne. *Présent ?* | Professeur / Agent E.N. |
| Blanc, Jean-Noël. *Tête de moi* | Sportif professionnel |
| Boissard, Janine. *Une femme en blanc* | Chirurgien |
| Brocher, Bénédicte. *Je vous e-mail d’Afrique* | Psychologue dans l’humanitaire |
| Chantraine, Olivier. *Un élément perturbateur* | Analyste financier  |
| Cohen-Janca, Irène. *Au moins un* | Télévendeur |
| Cook, Robin. *Avec intention de nuire* | Anesthésiste |
| Didierlaurent, Jean-Paul. *Le reste de leur vie* | Thanatopracteur |
| Fottorino, Eric. *L’homme qui m’aimait tout bas* | Kinésithérapeute |
| Grand corps malade. *Patients* | Aide-soignant |
| Guéraud, Guillaume. *Les chiens écrasés* | Journaliste |
| Guidot, Cécile. *Les actes* | Notaire |
| Kérangal, Maylis de. *Un chemin de tables* | Cuisinier |
| Kermel, Eric de. *La librairie de la place aux herbes* | Libraire |
| Lafon, Marie-Hélène. *L’annonce* | Agriculteur |
| Martin-Lugand, Agnès. *Désolée, je suis attendue* | Interprète |
| McEwan, Ian. *L’intérêt de l’enfant* | Juge aux affaires familiales |
| Murail, Marie-Aude. *La fille du docteur Baudoin* | Médecin |
| Murail, Marie-Aude. *Maïté coiffure* | Coiffeur |
| Murail, Marie-Aude. *Sauveur & fils* | Psychologue |
| Murail, Marie-Aude. *Vive la République*  | Professeur des écoles |
| Palain, Mathieu. *Sale gosse* | Educateur à la PJJ |
| Pessin, Delphine. *Deux fleurs en hiver* | Aide-soignante stagiaire |
| Robin, Nicolas. *Une folie passagère* | Hôtesse de l’air |
| Sorman, Joy. *Comme une bête* | Boucher |
| Vantal, Anne. *Peine maximale* | Juge / Avocat |
| Vermot, Marie-Sophie. *Casting* | Mannequin |
| Vigan, Delphine de. *Les gratitudes* | Orthophoniste |
| Westlake, Donald. *Le contrat* | Editeur |

Balliana, Tamara. *Fashion victime & volte-face*. Prisma. 2019. 978-2-8104-2673-7

Date de publication originale : 2019

Métier : policier

P38 : «  Je passe sous le ruban jaune apposé sur le chambranle de la porte pour délimiter la scène de crime. »

P38 : « Je repère mon coéquipier, l’officier Sanchez »

P38 : « … qui est entrain de noter quelque chose dans son petit carnet noir qui ne le quitte jamais. »

P38 : « L’équipe scientifique est déjà sur place. »

P39 : « Je l’ai questionnée moi-même. »

P40 : « Mon expérience m’a démontré que lorsqu’une piste semble trop facile, elle est bien souvent fausse. »

P40 : « Je crois qu’au fond de moi, j’ai toujours su que je deviendrais flic un jour. Enfant, je m’imaginais déjà en uniforme avec un flingue à la ceinture. »

P41 : « Se rendre à la morgue est devenu une tâche presque banale dans ma profession. Je suis conscient que cette affirmation est un peu effrayante. Cela n’a pas toujours été le cas. »

P42 : « Certains de mes collègues se contentent d’attendre le rapport de la légiste. Moi, je préfère me rendre sur place et discuter avec elle directement. »

P44 : « Encore un soir où je ne vais pas pouvoir me coucher tôt »

P62 : « Mon métier m’emmène parfois dans des endroits un peu insolites, me fait découvrir des choses qui m’étaient alors inconnues… »

P65 : « … C’est pourquoi j’aurais quelques questions à vous poser. »

P67 : « Pour l’instant, je ne vois pas une raison suffisante qui pourrait la pousser à se débarrasser de Valentina Adams, mais comme à mon habitude, je vais rester vigilant. »

P72 : « Un assassin ou une victime ont le droit au même traitement, qu’ils soient pauvres ou riches, beaux ou laids, connus ou inconnus. »

P84 : « …un énorme pistolet pointé en direction de mon visage. »

P126 : « La femme assise en salle d’interrogatoire… »

P127 : « … j’ai mis ma panoplie de fils un peu de côté pour endosser celle de flic. Une rencontre sur Internet. En moins de dix secondes après son aveu, j’avais déjà en tête une dizaine d’exemples d’affaires sur lesquelles j’avais pu bosser et qui avaient démarré par une rencontre sur Internet.»

P127 : « Je ne suis pas quelqu’un de nerveux en règle générale, ce qui est plutôt une qualité dans mon travail… »

P144 : « Le capitaine a bien émis quelques réserves au départ, s’appuyant notamment sur le fait que ce n’était pas conforme à la procédure… »

P187 : « J’adore être à l’extérieur. C’est d’ailleurs une des raisons pour lesquelles j’apprécie mon métier, je ne suis pas tout le temps derrière un bureau. J’ai l’occasion de bouger, de voir du monde et de me rendre dans différents endroits. »

P192 : « - Sanchez, pas de calzone pour toi ce soir, lancé-je à mon équipier…

* Punaise ! Je déteste ce boulot par moment ! »

P276 : « … je sors de la salle d’interrogatoire […] Je rentre dans l’open space où se trouve mon bureau… »

Beinstingel, Thierry. *Ils désertent*. Fayard. 2012. 978-2-213-66882-6

Date de publication originale : 2012

Métier : technico-commercial

P13 : «  tu regardes comme chaque soir les nouvelles propositions commerciales arrivées dans la journée, la grille de rendez-vous de tes vendeurs. Tes vendeurs ! C’est ainsi que parle « ton » chef… »

P13 : « … le vieux vendeur […] ta première vraie mission sera de le débarrasser de lui… »

P15 : « … ton salaire n’avait pas évolué… »

P21 : « Vous faites une différence entre les enseignes tapageuses […] et ceux que vous avez connus dès la première heure dans des merceries discrètes de rues commerçantes… »

P23 : « De nos jours, le client est volatil, il n’a que faire de la confiance, ce qui compte c’est du *one shot* et avec le plus gros chiffre possible en une seule fois. C’est ça le commerce, ma cocotte ! »

P24 : « Ce matin, tu as remis un jean. […] Jusqu’ici tu n’avais osé que les tenues classiques qu’on t’avait conseillées à l’école de commerce, la plupart du temps un pantalon en tergal noir, une veste courte assortie et un chemisier blanc. »

P25 : « A toi de me démontrer comment il faut réorganiser l’équipe pour conserver le même volume d’activité en se séparant de l’ancêtre. »

P33 : « Vous devriez faire du sport : c’est ce que vous penserez et, comme à chaque fois, vous conclurez qu’avec votre métier de représentant, c’est difficile. »

P37 : « …tu es encore à ton ordinateur. Même le samedi, tu n’arrêtes jamais dit-elle. »

P48 : *à propos d’un client* : « vous demandera de revenir dans trois ou six mois. »

P51 : « Tu te demandes d’ailleurs comment a fait l’ancêtre pour développer la distribution dans tout le pays. »

P53 : « On embauche deux secrétaires, quelques commerciaux […] On achète des camions. On recrute des routiers, des assistantes commerciales, de nouveaux représentants […] On se dote de responsables… »

P55 : « … quand vous lui dites que vous êtes représentant, il répond pourquoi pas commis voyageur tant que tu y es ? »

P57 : « … ces métiers faits d’éloignements et de route sont peu enclins à résister au quotidien d’un foyer qui repose seulement sur l’autre. »

P79 : « … de bonnes études, la volonté d’avoir un boulot sérieux et pour cela ne pas compter ses heures, négliger la famille, les amis… »

P85 : « Vous auriez pu passer une autre nuit chez vous […] Vous avez coutume de débarquer la veille sur le lieu de votre premier rendez-vous… »

P87 : « … on pouvait naître poète et devenir VRP… »

P97 : « … ne jamais se laisser distraire face au client, l’écouter, sentir à quel moment il sera réceptif à vos arguments. »

P135 : « En région parisienne, la situation est différente […] les zones marchandes […] seuls restent quelques magasins individuels… »

P154 : « …vous partiez le dimanche soir ou le lundi, vous rentriez le vendredi… »

P157 : « … si ça marche, tu deviens la directrice des ventes… »

P158 : « … tu dois d’abord terminer ta période d’essai et, comme il était convenu, renvoyer l’ancêtre. »

P165 : « Aujourd’hui, il fallait être bien habillée, tu allais au siège de l’entreprise… »

P166 : « … une directrice des ventes ? Le vice-président s’emballe vite… »

P170 : « Qui se préoccupe des trajets des VRP ? […] savoir si on a bien vendu, signé des bons de commande, papiers peints, canapés, échangé du café, de l’ivoire… »

P184 : « … les produits proposés ne correspondent plus aux besoins des clients. »

P222 : « … tu connais maintenant par cœur toutes les références des produits. On te sollicite de plus en plus […] et ton téléphone sonne jusque tard le soir. »

P244 : « … je trimballais des caisses de vin pour mes clients les plus fidèles. »

P252 : «  La manière d’égayer les murs, leurs couleurs, leurs motifs, la façon d’en parler, c’est aussi de la littérature. »

Benameur, Jeanne. *Présent ?* Denoël. 2006. 978-2-207-25885-8

Date de publication originale : 2006

Métier : professionnel d’un établissement scolaire (professeur ou agent)

P12 : « Dans chaque salle c’est l’heure de l’appel. Un rituel. »

P17 : *conseiller d’orientation* : « Mais pourquoi ne l’a-t-on pas remplacé ? A croire que personne ne veut savoir la difficulté à tisser des liens solides avec les élèves, leurs familles. Pour que la confiance s’installe, il faut pouvoir parler à des personnes, c’est aussi simple que cela. Un collège, ce n’est pas juste des professeurs et des élèves. Les surveillants, les conseillers d’éducation, le personnel de service, les infirmiers, les assistantes sociales… »

P24 : *agent* : « Le factotum a les clefs. Le factotum a toutes les clefs. […] Le factotum ne se trompe jamais. C’est sa fierté…»

P24 : « L’administration change tous les trois, quatre ans, certains enseignants sont là depuis une quinzaine d’années… »

P24 : « Ce n’est pas un collège où on fait carrière, ici. »

P27 : « … le factotum parle peu. Il faut dire que peu de monde lui adresse la parole. »

P29 : *agent* : « C’est sa mission : réparer »

P33 : *à propos des mutations* : « … elle ne peut pas entendre les élèves et ses collègues et tout le reste si elle est privée de sa voix à lui… »

P35 : « … c’est le conseil de classe des troisièmes […] elle a rempli ses bulletins. »

P45 : *principale* « Les rendez-vous. Les coups de fil au rectorat. Elle se bat pour les postes d’infirmière, d’assistante sociale… »

P48 : « …toujours un paquet de copie qui attend, toujours un paquet en retard […] il a commencé à enseigner avec ses dix-huit heures, il avait deux classes […] quelques années après […] fini les heures de demi-groupe… »

P57 : *doc’* « Elle a choisi le métier de documentaliste parce qu’il n’y avait pas de notes à mettre, pas de jugement à émettre […] mettre tout ce qu’elle sait, tout ce qu’elle est, au service de la lecture, de la recherche, au service d’une conscience qui veut s’ouvrir par les mots. »

P61 : *doc’* « … difficile de faire comprendre que ce n’est pas une deuxième salle d’études… »

P123 : *principale* : « Elle s’est encore fait taper sur les doigts. Elle ne répond pas aux statistiques ! Maintenant on paie des gens pour savoir ce que doivent devenir les élèves. »

P124 : « … l’argent ira là où tout va bien et on laissera crever encore un peu plus les lieux difficiles… »

P132 : *la doc’ se forme aux ateliers d’écriture* : « Elle s’est formée, a suivi des stages. Depuis trois ans, elle a osé se lancer… »

Blanc, Jean-Noël. *Tête de moi*. Gallimard. 2002. 978-2-07-053609-2

Date de publication originale : 2002

Métier : sportif professionnel

P12 : « J’atteins maintenant l’âge qu’ils avaient quand ils ont arrêté leur carrière et j’en ai marre. »

P17 : « quand j’ai voulu signer le contrat ses parents renâclaient, elle n’avait pas treize ans […] ils n’avaient pas à s’inquiéter pour l’avenir de leur morveuse. Surtout avec un chèque d’un tel montant à la clé. »

P20 : « … dans les chambres de mes poulettes, au centre d’entraînement, pas de poster de vedette de la chanson, pas de carte postale du petit copain, pas de photo de famille. Mais le règlement du centre »

P21 : « lever à sept heures, et pour commencer la journée, on balaye les lignes de courts. Ensuite, on bosse. Musculation pour les uns, technique pour les autres. Six heures par jour de technique. »

P23 : « … elle a tout ce qu’il faut pour devenir une grande. Mais cette gourde est gentille, incurablement gentille. Elle veut seulement jouer. Se faire plaisir et jouer. »

P41 : « Pâtes et grillades, grillades et pâtes. Le grand menu. Deux semaines de nouilles et de bidoche au gril. Parfois des spaghettis et du poisson grillé »

P48 : « Le haut niveau ne pardonne pas […] ne peut pas se contenter d’être bien. IL faut qu’il soit excellent. Le meilleur et personne d’autre que le meilleur. »

P67 : « je n’ai pas gardé toutes les coupures de journaux. Il aurait fallu des cahiers et des cahiers. […] Premiers matchs en pro, tu penses bien. Les articles, la moindre photo, les interviews. Et les premières sélections. Ma mère découpait les articles, moi aussi. C’est toujours comme ça. On les coupe et on les colle dans un cahier. »

P110 : « Comme club, c’était vraiment le format au-dessus du centre social. Au centre, pour s’entraîner, il fallait d’abord attendre que les filles de l’expression corporelle aient fini de danser. »

P125 : « … je n’en connais pas une où il y ait du public. D’accord on va plus vite quand on tente le record en altitude, mais on n’a jamais l’appui d’une foule qui crie des encouragements. Finalement, on y perd peut-être. »

P141 : « Les écuries d’usine c’est contraintes et compagnie. Tactiques, consignes, tout le fourbi, obéis et ferme-là. Que ça te plaise ou non, pareil. Et si tu gagnes, c’est toujours à cause de l’excellence de la marque, jamais grâce au pilote. »

P169 : « tu as été surpris de constater combien ces professionnels si bien payés prenaient plaisir à jouer, simplement à jouer, comme des mômes. »

Boissard, Janine. *Une femme en blanc*. Pocket. 2011. 978-2-266-22333-1

Date de publication originale : 1996

Métier : chirurgien

*Dans les remerciements : « A Régine Richer qui m’a ouvert la porte du bloc opératoire. »*

P11 : « L’aide-soignante, l’infirmière sont déjà passées… […] la surveillante […] le docteur»

P12 : « L’infirmière me présente la blouse, noue les cordons, attache le masque, me tend les gants. »

P12 : « La panseuse-instrumentiste […] l’anesthésiste »

P13 : *à propos du docteur* : « il m’a demandé d’être son assistante »

P15 : « Il paraît que cela ne se fait pas, pour un chirurgien, de frayer avec une infirmière… »

P16 : « J’attaque mon repas sans grand-faim : il me faut toujours un moment pour sortir du bloc. »

P20 : « On choisirait de soigner son prochain pour le fric ou le statut social… »

P21 : « D’où m’était venue l’idée extravagante […] Il arrive qu’une seule image déclenche une vocation »

P31 : « Dès qu’un enfant est en âge de comprendre, il faut lui expliquer la situation, l’associer aux gestes que l’on va faire, supprimer au moins la part de peur liée à l’incertitude. »

P32 : « … je troque ma tenue de campagnarde contre celle de travail : pyjama, bottes, bonnet. »

P37 : « Aurais-je dû aller contre l’ordre du patron ? Sans aucun doute. »

P41 : « … il se contentera d’un blâme du comité d’établissement, un avertissement si vous préférez. Ce qu’il veut, c’est marquer le coup»

P48 : « Hier, il dormait lorsque je suis rentrée. Et il dormait toujours quand je suis partie ce matin. Il passera mercredi, à la ferme. Concilier métier de mère et de chirurgien ! Difficile ! »

P49 : « Visite des entrants, comme chaque après-midi, accompagnée de l’interne, une infirmière… »

P60 : « … pour pratiquer la coœlio […] Ce n’est pas une technique facile […] ils ont peur d’échouer […] un jour ceux qui ne la pratiqueront pas pourront aller planter des choux. »

P66 : « Comme le bloc a changé depuis quelques années ! Téléviseur, magnétoscope, cadrans, écrans, tous ces appareils à la fois rassurent, impressionnent, surprennent. Dans cette usine, où est la main du chirurgien ? »

P67 : « A la fois on travaille à distance et, grâce à l’écran, au plus près de l’organe malade. Tandis que depuis des siècles, le chirurgien œuvrait les mains dans la chair, mais le regard forcément loin. »

P68 : « A la fois, je n’ai pas vu passer le temps et il me semble sortir d’une course de fond : jambes molles, tête vide, je suis crevée. »

P68 : « Mais cette peur de ne pas être à la hauteur est salutaire, elle nous oblige à l’exigence et parfois nous hisse aux sommets. »

P70 : « Les observations des infirmières ou des aides-soignantes, qui vivent au plus près du malade, nous sont toujours précieuses. »

P72 : « Mais elle n’est pas de ceux qui s’assoient près du lit. Pourtant, toute la différence est là : au médecin qui s’assoit, le patient parle plus facilement qu’à celui qui reste debout. »

P103 : un papa à qui elle a sauvé le fils : « Tout ce que vous voulez, vous pouvez me le demander, madame. »

P110 : « Il arrive que le médecin devienne confesseur. »

P111 : « tout le staff, entourant Roux, va de lit en lit, de patient en patient. Chaque cas est exposé, chacun peut dire son mot. Mais c’est dans les coulisses –le couloir-, loin des oreilles des malades, que certaines discussions ont lieu, certaines décisions difficiles sont prises. »

P119 : « Lors de mes consultations, je bloque les communications. Je ne me permettrais jamais de manifester envers mes patients semblable manque de respect. »

P136 : « Lors de cette réunion, le cas de chaque patient est évoqué, les interventions décidées, la thérapie choisie. Tout le monde peut intervenir, du stagiaire à l’anesthésiste. »

P136 : « La vocation ? Certains prétendent qu’elle n’existe plus : une vieille lune. […] le besoin d’aider, de soigner son prochain, brille encore au cœur de certains. »

P138 : « Et n’oubliez pas que les malades ont besoin de votre force, pas de vos larmes. »

P147 : « Il me paraît important pour nous deux qu’il comprenne ce qui fait la chair de mes journées : l’émotion, la compassion, la rage de vaincre, mais aussi la lassitude et la peur parfois devant ces corps à nous livrés. »

Brocher, Bénédicte. *Je vous e-mail d’Afrique*. Syros jeunesse. 2004. 274-850259-0

Date de publication originale : 2004

Métier : psychologue dans l’humanitaire

*Présentation de l’auteur :*

 « Psychologue, Bénédicte Brocher a travaillé au Samu social de Paris avant de partir en Côte-d’Ivoire s’occuper de malades du sida »

*Explications de l’auteur :*

Après avoir lu *La cité de la joie* de Dominique Lapierre : « Moi aussi j’irai en Inde pour aider les lépreux. Plus tard, je ferai de l’humanitaire. »… « Bon, ce n’est pas en Inde, mais en Afrique. Ce n’est pas auprès des lépreux, mais des malades du sida »

P13 : « un an de préparation et de travail de nuit au Samu social pour organiser et financer cette mission »… « Je dois intégrer, dès mon arrivée, l’équipe qui visite à domicile les malades, afin de soutenir psychologiquement les patients et peut-être aussi l’équipe »

P37 : « «J’ai le sentiment qu’elle m’entend mais qu’elle ne saisit pas tout le sens de mes paroles. La seule chose que je peux faire, c’est lui prendre la main et lui adresser quelques mots apaisants. »

P39 : « Je comprends alors qu’il ne sert à rien d’accompagner une personne à un test si elle ne parle pas français et si je n’arrive pas à me sentir utile. »

P44 : « Mercredi, je me suis rendue avec Catherine (mon amie française qui est aussi bénévole »

P46 : « Il m’est impossible de la toucher, j’arrive à ce moment à la limite de ce que je peux faire »

P48 : « Elle a besoin d’aide, de mon aide. C’est au-dessus de mes forces. Je lui explique que je suis incapable de faire une telle chose, que si je touche la femme, je vomis. »

P52 : « Sa famille n’a rien laissé pour la nourrir. Je lui donne 1000 F CFA (1.50 euros) et nous partons. »

P69 : « il faut malheureusement rester concentré sur les vivants. Néanmoins, nous ne pouvons pas être complètement insensibles à ce type d’échec […] je me suis prise une bonne claque »

P74 : « Je rencontre un enfant de la rue […] il […] n’hésite pas à en inventer des vertes et des pas mûres pour soutirer aux blancs de l’argent »

P77 : « Nous devons y retourner dimanche matin à 9h00. Dire que c’est le seul jour où je peux faire la grasse matinée »

P84 : « Etant donné la difficulté de la démarche, je prépare le renouvellement de mon visa un mois et demi à l’avance. »

P85 : « Comment ça, demain ? On m’avait dit que je le récupèrerai le jour même » (en parlant du visa)

Chantraine, Olivier. *Un élément perturbateur*. Gallimard, Folio. 2019. 978-2-07-282377-0

Date de publication originale : 2017

Métier : analyste financier

P14 : « Ici les associés se creusent les méninges pendant des heures pour créer les meilleurs montages financiers permettant à leurs clients d’investir et de ressortir de boîtes dans lesquelles ils ne mettront jamais les pieds, sans que l’argent ne transite jamais par la France. »

P16 : « Nous sommes quatre dans un mini open space de vingt mètres carrés. Je suis pourtant le seul à disposer d’un bureau guère plus grand que celui d’un écolier… »

P16 : « La réunion hebdomadaire du vendredi… »

P19 : « Les meilleures semaines sont celles où les pontes du bureau sont en déplacement. Comme si enfin le bâtiment se délestait de leur passion du travail […] et de leur obsession pour l’argent. »

P39 : « … dans mon job précédent, un institut de statistique… »

P51 : « Bon demain Serge, vous avez une demi-heure pour présenter l’analyse d’opportunité, ensuite Laura présentera le business plan à cinq ans ; Krug et moi on finira sur le montage financier. »

P63 : « … je me suis merveilleusement autoconditionné. Je suis un requin-bouledogue qui aperçoit la jambe d’un surfer… »

P78 : « … soit on nous cache les véritables dessous de cette affaire, soit il y a un côté parfaitement immoral à inciter ce consortium japonais à surpayer une acquisition. »

P103 : « Lorsque vous regagnerez vos postes à la fin de cette réunion, Monsieur Krug aura déposé une petite enveloppe blanche sur le bureau de chacun. L’enveloppe contiendra soit votre convocation à un entretien préalable, soit vos nouveaux objectifs annuels, revus à la hausse. »

P137 : « … vous allez me sortir des analyses de marché un peu plus fournies. »

P195 : « … puisque nous jouions les vierges effarouchées et refusions de trafiquer les chiffres… »

P238 : « … vous travaillez dans un cabinet d’ingénierie financière, pour le moins opaque, qui procure des solutions de défiscalisation dans des opérations de fusions-acquisitions, n’est-ce pas un peu contradictoire, à tout le moins un point de friction avec votre frère dans le cadre familial ? » *son frère fait de la politique, il défend les exclus*

P252 : « … aidé par mes fidèles employés administratifs, je m’emploie à « cosmétiser » comme il faut les comptes des diverses sociétés rattachées à la holding. »

P254 : « … quelques considérations très personnelles sur le bafouement de l’éthique consistant à s’allier à des entreprises étatiques sur le marché chinois… »

Cohen-Janca, Irène. *Au moins un*. Actes sud junior. 2014. 978-2-330-03247-0

Date de publication originale : 2014

Métier : télévendeur

P9 : « En quelques mots, elle a résumé le boulot de télévendeur : pas salissant, pas fatigant, pas dégradant. Traduire par : être installée dans un bureau propre et bien chauffé, tchatcher toute la journée au téléphone et n’être la bonniche de personne. »

P12 : « Pour chaque appel, c’est le même blabla : dire son nom, demander au client ce qu’on peut faire pour lui, balancer des propositions commerciales, remercier, raccrocher. Chaque communication doit durer entre quatre et cinq minutes. Pas plus. »

P12 : « La formation a duré une demi-journée. Une toute petite demi-journée pour apprendre le métier de télévendeur. »

P13 : « Télévendeur superviseur chef de plateau : voilà les perspectives. »

P13 : « elle nous a emmenés visiter le plateau, spacieux, convivial, nous a vanté le matériel, fauteuils ergonomiques, à accoudoirs, casques très légers… Deux cents personnes. »

P14 : « Elle nous a prévenues qu’il ne fallait pas relâcher notre attention, même pendant quelques secondes, ni s’amuser à faire autre chose car les clients sentaient tout. »

P15 : « Et puis il y a les mots qu’on doit utiliser pour dialoguer avec les clients. Des mots positifs, des tournures de phrases positives. Ça aussi, c’est obligatoire, comme le sourire et l’attitude calme et patiente en toutes circonstances. Pour les informations à connaître sur le client, pas d’inquiétude, nous a rassurées la formatrice. Ca défile sur l’écran. Rien à inventer, pas de fantaisie. Il faut juste lire, mais pas comme un automate. Non, plutôt comme si c’était un conte de fées. »

P17 : « personnage très important. Premier rôle sur le plateau : le superviseur. Il contrôle. Il voit et entend tout grâce à la double écoute. Il sait tout. »

P18 : « Marie, c’est mon vrai nom. Sonia, c’est celui qu’ils m’ont donné quand je suis arrivée dans cette boîte de télémarketing. »

P24 : « avec mon nouveau boulot, je n’aurai jamais les mains comme ça. Pas de gerçures, pas de blessures, des mains toujours blanches et douces. »

P31 : « Ce n’est pas grave, rien que les mots obscènes d’un imbécile qui profite de l’anonymat pour balancer les saletés qu’il n’oserait jamais prononcer en face de quelqu’un. »

P37 : « machinalement, comme au boulot, je tente de repérer les mots noirs […] Comme on nous a appris à le faire au centre d’appels, je transforme ensuite leurs phrases pour les rendre positives. »

P39 : « la consigne de toujours devoir sourire au point de ne plus s’en rendre compte. »

P45 : « je suis convoquée par la formatrice. Toutes les heures, un listing sort avec les statistiques de vente de toute l’équipe. »

P49 : « Et la riposte ne tarde pas. La double écoute, ça marche ! La superviseuse me saute dessus »

P50 : « me rappelle que je ne suis pas là pour répondre aux états d’âme des clients ni évaluer leurs besoins mais pour leur vendre des appareils ménagers. »

Cook, Robin. *Avec intention de nuire*. Le livre de poche, 2017. 978-2-253-07622-3

Date de publication originale : 1990

Métier : anesthésiste

P15 : « … elle voulait une épidurale pour son accouchement […] il était le seul anesthésiste disponible. »

P16 : « Il le jeta avec soulagement dans le réceptacle à déchets. Il avait respiré au travers de ce foutu truc pendant six heures d’affilée. »

P16 : « Comme la plupart des médecins qui cherchaient à résister à l’hypocondrie chronique provoquée par l’école de médecine »

P18 : « Normalement on devait attendre que la dilatation eut atteint six centimètres pour pratiquer une épidurale. Monica tendit à Jeffrey la fiche […] La femme était de toute évidence en bonne santé. »

P19 : « … la questionna sur sa santé et ses allergies. »

P22 : « tout le monde était occupé par des tâches en cours […] écrivit que dès que quelqu’un serait libre, qu’il ou qu’elle passe aux accouchements pour le relayer. »

P24 : « … profitant de ce temps pour rédiger avec sa minutie habituelle son rapport d’anesthésie. »

P25 : « Côté douleur, ça va, mais vous pourriez peut-être lui donner un tranquillisant pour qu’elle garde son calme. »

P27 : « Jeffrey ne connaissait pas très bien l’équipe du soir et il n’avait jamais rencontré auparavant l’infirmière de garde. »

P27 : « Dès qu’il avait exécuté une opération, il la notait dans son rapport d’anesthésie. »

P27 : « Jeffrey prit le médicament et, comme à chaque fois, vérifia l’étiquette. »

P28 : *s’adressant à la patiente* : « Je veux que vous me disiez tout ce que vous ressentez. »

P29 : « … son sixième sens médical, né d’années d’expérience, déclenchait dans son esprit des signaux d’alarme »

P31 : « Il avait reçu une formation qui lui permettait de faire face à ce genre d’urgence. »

P42 : « …juste avant qu’il ne fût suspendu par le Boston Memorial. »

P71 : « Un des avantages de sa profession d’anesthésiste était que Jeffrey connaissait la façon la plus efficace de se suicider. »

P77 : « C’était le dévouement qui l’avait motivé, et voilà comment il en était récompensé. »

P89 : *dans l’avion* : « - Il faut que je descende ! […] Je suis médecin, ajouta-t-il comme si cela expliquait sa conduite. »

P107 : « J’avais rendu visite au patient la veille de son intervention. »

P109 : « …j’avais rédigé une ordonnance de diazepam… »

P200 : « Par réflexe d’anesthésiste… »

*A la fin, dans les remerciements, l’auteur précise qu’il a été aidé pour ce roman par 3 médecins et un thérapeute en poste à la faculté.*

Didierlaurent, Jean-Paul. *Le reste de leur vie.* Gallimard. Folio. 2017. 978-2-07-079342-6

Date de publication originale : 2016

Métier : thanatopracteur

P20 : « Le jeune homme retrouvait toujours avec un même émerveillement cette paillasse de fortune sur laquelle reposaient les instruments. »

P22 : « Les vêtements de protection qui constituaient le véritable costume de travail, celui que les gens ne voyaient jamais, viendraient plus tard recouvrir le premier comme une seconde peau. Pour l’instant, seule comptait l’apparence. Ne pas effrayer, être aussi lisse que possible. »

P28 : « Une heure trente en tête à tête avec son époux, c’est tout ce dont il avait besoin pour accomplir ce qui devait être fait. »

P29 : « Plus de quatre-vingt-dix kilos, jugea à vue d’œil Ambroise qui grimaça. Son dos allait encore être soumis à rude épreuve. »

P30 : « Ambroise ôta sa veste, passa sa blouse blanche, mit le masque de protection sur le bas de son visage et enfila une paire de gants en latex. Il déploya la housse mortuaire plastifiée à droite du défunt et fit rouler le corps par-dessus. »

P30 : « « Rien d’autre que des illusionnistes qui doivent faire croire que tout se fige dès l’instant où la mort a frappé. »

P31 : « Après avoir déshabillé totalement le défunt, Ambroise ouvrit la mallette d’aspiration qui contenait la pompe, les poches et les collecteurs. Il alla remplir d’eau le bocal et prépara le flux d’injection en y ajoutant le conservateur à base de formol. »

P31 : « Ambroise aimait ces préliminaires qui précédaient l’action. Les gens ne devaient jamais voir le matériel. C’était une règle d’or, comme ils ne devaient jamais assister à l’opération. »

P32 : « Une fois la canule insérée dans l’artère et maintenue en place par la pince à clamper, il brancha la pompe électrique qui vrombit doucement et commença l’injection. »

P33 : « Reins, poumons, vessie, estomac, avec l’expérience, le jeune thanatopracteur savait exactement dans quel organe il se trouvait selon la densité rencontrée au moment de la perforation. »

P34 : « Des gestes de mécanicien après une vidange moteur, songea-t-il. »

P34 : « Pendant près de dix minutes, Ambroise manipula les quatre-vingt-dix kilos de l’homme en ahanant sous l’effort »

P44 : «… survenait toujours malgré ses précautions le terrible moment où le mot refaisait surface : thanatopracteur. A chaque fois alors s’enclenchait un processus destructeur qu’il lui était impossible d’enrayer. »

P77 : « Même si la dépouille aurait mérité un soin complet aux yeux d’Ambroise, la famille avait décidé de limiter l’intervention au strict nécessaire »

P78 : « le cadavre squelettique qu’il avait sous les yeux en arrivant avait retrouvé en moins d’une demi-heure un semblant d’humanité. »

P82 : « Isabelle de Morbieux avait-elle demandé à rencontrer le thanatopracteur chargé de l’opération [la sienne] »

P83 : « Isabelle de Morbieux attendait de lui qu’il procède comme un artiste avec son modèle. « Je veux que vous appreniez les rides de mon vivant » »

P101 : « Le jeune homme […] arracha le papier scotché sur la porte du casier afin de vérifier l’identité de la personne »

P102 : «… retrait de l’appareil qui rejoignit les trois autres stockés dans la boîte en plastique qu’il vidait une fois par semaine dans le collecteur prévu à cet effet. Pas de pacemaker dans l’au-delà, telle était la règle. »

P104 : « ... sitôt le traitement bactéricide terminé, le jeune homme pratiqua les dernières sutures et toiletta le corps avant de le vêtir. »

P121 : « Il restait rarement hanté par les images de son travail, même si, bien sûr, il ne pouvait empêcher certaines d’entre elles de venir se loger dans son crâne. »

P126 : « S’accommoder de l’endroit et adapter celui-ci lorsque la chose était possible, tel était à chaque fois le challenge à relever. Exactement comme pour un soin à domicile »

P131 : « Sur le départ pour un soin à l’autre bout du département… »

P133 : « Deux jours pour le voyage aller-retour, plus trois jours sur place. Ne me demandez pas pourquoi trois jours, le client est roi, surtout quand il paie bien. »

P144 : « Il était déjà arrivé à Ambroise d’assister à des réactions étranges vis-à-vis de la thanatopraxie de la part des proches d’un défunt, de rencontrer de la défiance parfois, de la gêne ou de l’incompréhension… »

*Dans les remerciements : L’auteur remercie un ami thanatopracteur, qu’il cite –Jules Rizet- qui lui a expliqué le métier* : « Témoin du respect dont il fait preuve envers les corps, de son humilité face aux défis du métier malgré un savoir-faire immense, de son empathie sincère envers les familles avec cette manière à lui toute particulière de mettre son amour des vivants au service des morts… »

Fottorino, Eric. *L’homme qui m’aimait tout bas*. Gallimard. 2009. 978-2-070124633

Date de publication originale : 2009

Métier : kinésithérapeute

P11 : « … avec sa blouse blanche… »

P13 : « où il connaissait chacun, où il avait rééduqué une jambe, là soulagé une hanche, ailleurs délié une main »

P16 : « … un rhumatologue jadis associé à papa »

P18 : « Il s’était appliqué sa propre rééducation, avait retrouvé peu à peu l’usage de ses mains et de ses bras à force d’exercices, petits haltères noirs en fonte, sacs de sable en peau râpée, soulevés tout doucement, instrument à ressort pressé au creux de sa paume. »

P19 : « … surtout ses clientes, très vieilles de préférence […], assurées que sa présence, sa voix tonique et douce à la fois leur redonnerait du cœur pour faire quelques pas… »

P21 : « Comme elle a dû peser dans tes bras, malgré ta force, cette plaque d’identité, Michel Fottorino, masseur-kinésithérapeute, le jour où tu as dû la décrocher. »

P22 : « … ses ouailles paralysées par des genoux récalcitrants […], des fémurs brochés, des tibias en miettes ou des bassins en capilotade, et les pieds aux ongles incarnés que tu ressuscitais sans broncher… »

P26 : « … tu le massais, tu soulageais ses épaules, son dos, ses jambes, son moral, dans un parfum d’huile d’amande douce… »

P36 : « Papa ne donnait pas dans la kiné moderne. Pas de bains, pas d’ultrasons. Rien que ses mains. Et il prenait chaque fois une personne seule, jamais deux en même temps. »

P38 : « … papa était devenu un marginal, échappant aux règles dépourvues d’humanité, travaillant de ses mains et ne rendant de compte à personne, sauf à ses patients qu’il soulageait au mieux. »

P65 : « … un bob blanc d’infirmier ou d’apprenti kiné sur la tête… »

P74 : « Une fois sa plaque dévissée, il a perdu son statut, sa raison d’être, ce que les sociologues qu’il n’a jamais lus appellent le don et le contre-don, l’engagement aux autres que rien ne peut éteindre. Il aimait qu’on ait besoin de lui. »

P81 : « J’accorde les muscles et les vertèbres comme un guérisseur de piano rend leur souplesse aux cordes martelées de la table d’harmonie. C’est toute ma vie, accorder. »

P81 : « J’avais préparé le concours d’entrée à l’école de kinésithérapeutes… »

P82 : « … à la différence de mon père, j’aurais été incapable de toucher un malade, de lui apporter un soulagement par le seul contact de mes mains. »

P82 : « … le cabinet de mon père… »

P82 : « Sa salle de soins […] poulies et cordelettes [ …] sacs en peu de renne d’une inégale grosseur et remplis de sable […] haltères minuscules […] des balles de tennis […] tapis de mousse […] huile de massage »

P84 : « Si tes mains sont bonnes, elles trouveront ces courbes et remonteront à l’origine du choc. L’art est de sidérer la douleur, de la frapper de stupeur. »

P85 : « … un patient patiemment réapprenait à marcher, retrouvait l’usage d’un pied, d’un bras, d’un coude, d’un genou. »

P101 : « … quand il partait l’après-midi faire ses soins à domicile… »

Grand Corps Malade. *Patients.* Don Quichotte éditions. 2012. 978-2-35949-097-8

Date de publication originale : 2012

Métier : aide-soignant

P17 : « … je fais la connaissance de l’aide-soignant qui s’occupera de moi. […] On me dit qu’il est « très doux » […] Je ne comprends pas trop pourquoi on me dit ça […] C’est Ernest qui va gérer ma vie quotidienne du matin et, en quelques jours, notre degré d’intimité va dépasser tout ce que j’imaginais. »

P18 : « Un apprivoisement réciproque est nécessaire entre un aide-soignant et son tétra.[…] s’assoit au bord du lit et me fait manger. […] il est sympathique mais sans en rajouter […] IL est là pour s’occuper de toi et il le fait bien, avec délicatesse. Il contrôle chacun de ses mouvements. »

P20 : « Il me lave minutieusement, sans état d’âme et dans les moindres recoins, puis me brosse les dents. […] Le simple fait de m’enfiler des vêtements est une vraie galère pour nous deux car je ne peux faire aucun mouvement qui puisse l’aider. »

P45 : « … deux ou trois aides-soignants qui viennent couper notre viande, ouvrir nos yaourts, dépiauter nos médicaments et faire manger ceux qui se fatiguent le plus vite. »

P51 : « Jean-Marie n’est donc clairement pas notre préféré pour les soins du matin, mais il est relativement efficace »

P136 : « Pour aller sur le fauteuil […] un seul aide-soignant suffit. […] elle n’est pas très forte et je lui demande si elle est certaine de pouvoir me transférer sur le fauteuil de douche »

Guéraud, Guillaume. *Les chiens écrasés.* Editions du Rouergue. 1999. 978-2-8415-6134-6

Date de publication originale : 1999

Métier : journaliste

P12 : «  Ils m’ont parlé de votre originalité, de votre caractère turbulent, de votre énergie, de votre esprit critique et de vos idées révoltées… »

P12 : « … votre tempérament agité pourrait faire de vous un excellent journaliste. »

P12 : « … parcourir la planète avec un stylo, un carnet et un appareil photo. »

P13 : « …il croit que tous les journalistes sont des menteurs. »

P16 : « La Gazette faisait ses titres sur le club du troisième âge, les anniversaires de mariage […] et tout ce qui pouvait intéresser les ploucs. »

P18 : « …j’aimerais surtout écrire sur le cinéma […] ils vont te coller à la rubrique des chiens écrasés. »

P22 : « Une secrétaire m’a accueilli […] Le rédacteur en chef… »

P23 : « …les deux reporters […] un grand sec qui corrigeait les copies et organisait les pages […] chargé de la publicité »

P24 : « … le photographe… »

P24 : « Je vais faire un tour au commissariat ! C’est l’heure des faits divers… »

P26 : « …est envoyé par le centre de formation des journalistes de Paris ! »

P28 : « La conférence de rédaction, c’est la réunion du matin pendant laquelle on doit présenter des sujets à traiter, répartir les tâches et déballer son linge sale. »

P31 : « Un événement comme celui-là n’en est plus un si on le bâcle en trois lignes ! »

P101 : « Il était temps de rédiger mon article. Les questions auxquelles je devais répondre étaient simples : Qui ? Quoi ? Où ? Quand ? Comment ? Pourquoi ?»

P33 : « Ce sont les articles de nos correspondants. Ils couvrent l’actualité des petits villages du département. […] Ce ne sont pas des journalistes […] On n’a pas les moyens de les payer. »

P37 : « … invite tous les journalistes à se rendre demain matin à 10h devant le foyer pour une conférence de presse. »

P38 : « Pour récolter les faits divers, il suffit de faire un saut à la caserne des pompiers […] un tour à la gendarmerie […] au commissariat. »

P43 : « Notre métier, écrivait Albert Londres, n’est pas de faire plaisir. Il est de porter la plume dans la plaie. »

P88 : « … le Canard Enchaîné. C’est celui qui révèle tous les scandales politiques et financiers. »

Guidot, Cécile. *Les actes*. Le livre de poche. 2020. 978-2-253-93444-8

Date de publication originale : 2019

Métier : notaire

P9 : « … elle connaissait bien les notaires parisiens pour avoir travaillé cinq ans chez Narquet et Associé… »

P10 : « … c’était souvent difficile, mais elle aimait être face à la nature humaine dans toute sa complexité, même si parfois, elle ressentait comme un vertige d’être au bord du précipice. »

P10 : « Je suis le responsable du service comptabilité et le directeur des ressources humaines. Vous avez face à vous trois des quatre notaires associés… »

P10 : « Au-delà de l’excellence technique, nous recherchons quelqu’un de solide et de souple à la fois. Solide car capable de prendre des coups et de travailler beaucoup sur des dossiers complexes… »

P11 : « … les notaires les gèrent avec leurs assistantes. »

P16 : « -Combien voulez-vous ?

* 90 000 euros brut. Le statut de notaire salarié dans un futur proche. LA possibilité de développer ma clientèle et un intéressement sur les dossiers que j’apporte. »

P29 : « Claire, la standardiste… »

P29 : « Vous trouverez aussi le code de l’alarme, ultra-confidentiel bien sûr… »

P29 : « … pour que vous puissiez fermer le soir et arriver avant le ménage, le matin. Ils arrivent à 7 heures… »

P31 « … le long couloir des collaborateurs en immobilier, il désigna les espaces comptabilité et formalités et le bureau de l’archiviste […] longèrent la cour carrelée, passèrent dans la cafétéria […] un grand open-space découpé en cubes de trois mètres carrés, s éparés à mi-hauteur par des cloisons de verre.[…] tous meublés à l’identique […] Les bureaux des notaires assistants ou salariés ouvraient sur cet espace, comme sur une arène… »

P33 : « … chaque dossier est rattaché à un notaire associé et est traité, soit directement par lui avec sa clerc ou sa secrétaire s’il est simple, soit par un notaire assistant ou salarié assisté d’un notaire stagiaire ou d’un clerc. »

P43 : « Oui, le testament est sans ambiguïté. Votre tante a dû se faire aider d’un notaire pour le rédiger. »

P46 : « … nous allons visiter nous-même les appartements pour établir des évaluations. »

P47 : « … l’habitude de travailler avec un géomètre-expert… »

P52 : « …elle devait d’abord gagner la confiance de la cliente par une écoute attentive. »

P56 : « Claire établit un brouillon de testament sur son ordinateur… »

P57 : « … le faire enregistrer au fichier national des dispositions de dernières volontés. »

P57 : « - Je vais vous demander de me régler […] ça permet à tout notaire de savoir qu’il y a un testament déposé en notre étude. »

P64 : « … j’ai vu passer une plainte à la chambre des notaires. »

P65 : « … vous ayez appris la valeur du secret professionnel. »

P73 : « J’étais chez Narquet depuis cinq ans. Et c’est difficile d’évoluer là où on apprend. »

Kérangal, Maylis de. *Un chemin de table.* Seuil. 2016. 978-2-37021-075-3

Date de publication originale : 2016

Métier : cuisinier

P7 : *dans le train, il lit* : «  La cuisine de référence, Techniques de préparations de base, Fiches techniques de fabrication. »

P14 : « … un lot de manuels de cuisine censés préparer au CAP »

P17 : « La cuisine, il n’y avait jamais pensé comme un métier possible. »

P18 : *dans sa famille, quand il était enfant* : « On ne roule pas sur l’or […] pas question de transiger avec ce qui est déposé sur la table familiale… »

P20 : « Dès le commencement, Mauro pénètre dans la cuisine comme dans un espace magique, à la fois terrain de jeu et zone d’expériences »

P22 : « Suivre une recette c’est faire correspondre des perceptions sensorielles à des verbes, à des noms […] distinguer ce qui croque de ce qui craque… »

P22 : « Mauro acquiert ce langage comme une langue étrangère… »

P27 : « La première fois qu’il travaille dans un restaurant […] Un job d’été payé 1000 euros… »

P28 : « La philosophie de l’établissement est claire : ici le cuisinier se met au service d’un matériau, et non l’inverse… »

P28 : « … un des derniers restaurants de Paris à employer un boucher en cuisine… »

P29 : « … lieu crucial, le garde-manger, local où sont conservés les légumes et les fruits… »

P29 : « … il revêt un tablier blanc de grosse toile rêche qui le gaine… »

P31 : « Pourquoi tiens-tu tant à travailler pour rien ? […] Il mise sur le long terme, veut apprendre, se former dans des établissements d’excellence… »

Kermel, Eric de. *La librairie de la place aux herbes*. J’ai lu. 2019. 978-2-290-16354-2

Date de publication originale : 2017

Métier : libraire

P9 : « Nathalie, prof de lettres et parisienne »

P23 : « Pourquoi pas moi ? J’aime les livres. J’aime tous les livres. »

P25 : « Mais cela va te prendre énormément de temps. […] C’est d’abord une affaire commerciale, un petit commerce quand même ! Tu gagneras sûrement moins qu’en étant professeure ! »

P28 : « La librairie fait un peu moins de cent cinquante mètres carrés mais se compose de plusieurs recoins qui permettent de créer des univers un peu différents : le coin de la jeunesse, celui des beaux livres, les essais… Une grande vitrine donne sur la place… »

P30 : « … je constate que les acheteurs ne demandent qu’à suivre les goûts du libraire […] Il est indispensable de disposer des classiques, des livres primés, des ouvrages régionaux, mais pour le reste, c’est au libraire de poser des choix, de donner une teinte à sa proposition, et d’être aussi un peu ambitieux pour les lecteurs. »

P42 : « … vous ne voulez pas en choisir un pour moi ? J’ai eu, à ce moment précis, le sentiment d’avoir une grande responsabilité. »

P67 : « Chaque jeudi, je reçois les cartons de livres qui vont venir alimenter ma librairie. Il y a ceux que j’ai commandé mais aussi ceux qui font partie de l’office. L’office est un système inventé par Louis Hachette au XIXème siècle, qui régit encore l’approvisionnement des libraires. Le principe est simple, il consiste à s’engager contractuellement avec les éditeurs à recevoir leurs nouveautés, mais avec la possibilité de leur retourner au plus tôt trois mois après leur parution et jusqu’à 12 mois. »

P68 : « Le jeudi matin est un jour de fête car je déballe mes cartons comme une enfant ouvrirait ses cadeaux le matin de Noël. Je fais alors trois piles : ceux qui vont immédiatement rejoindre les rayonnages car je les connais déjà, […] ceux qui m’ont été commandés […] et les romans que je ne connais pas»

P75 : « - Alors je vous le prête.

* Mais vous n’êtes pas une bibliothèque ! »

P153 : « …. J’ai vu que vous avez l’autocollant « postbook » sur la vitrine. […] vous vous chargez d’envoyer des livres là où on vous le demande ?

* Oui, c’est cela. Cela fait deux années que ce service existe. C’est un partenariat entre le syndicat des libraires et la poste pour tenter de contrecarrer Amazon qui nous fait une terrible concurrence."

P201 : « C’est une situation qui n’est pas sans risque car mon revenu est directement indexé sur les ventes de la librairie. La situation de professeur, sur un plan matériel, est bien moins incertaine. »

P227 : « J’ouvre la librairie le matin à 9heures mais j’arrive une heure avant pour avoir un moment où je remets en ordre les rayonnages qui ont été dérangés la veille. »

P230 : « Je suis en train de faire une affiche car j’accueille vendredi Abdennour Bidar pour la présentation de son dernier livre et une séance de dédicaces. »

P231 : « Les événements que j’organise se passent dans la cave qui est reliée à la librairie par un escalier intérieur. Un petit amphithéâtre composé de quelques gradins en béton brut permet d’accueillir près de cent personnes. C’est un vrai atout pour organiser des animations, indispensables à la vitalité de la librairie et à son rayonnement. »

P273 : « Le temps d’une soirée, j’organise une lecture en présence de l’écrivain. »

Lafon, Marie-Hélène. *L’annonce*. Buchet Chastel. 2009. 978-2-283-02348-8

Date de publication originale : 2009

Métier : agriculteur

P14 : *à propos du chien de la maison* : « …elle commençait à aller aux vaches comme il faut et à se rendre utile, ce qui était le rôle des bêtes dans une ferme… »

P24 : « …en regardant ses mains […] étonnamment soignées […] quand elle le verrait plusieurs fois par jours, les laver […] les enduire d’une sorte d’onguent gris qu’il appelait la graisse à traire… »

P41 : « …à l’étable […] elle ne savait pas se placer, ni se mouvoir ni se montrer efficace […] restait interdite devant les bêtes, leurs larges yeux luisants… »

P42 : « … les jambes et le bas du dos crépis de bouse brune… »

P54 : « … juste après la traite du matin […] il s’arrangerait avec Michel, un voisin, pour la traite du soir. Il aurait prévu, la veille, les portions de foin et d’aliments…»

P54 : « Les arrière-grands-parents des oncles avaient acheté la ferme […] et tout s’arrêterait après lui. »

P55 : « L’époque le voulait […] plusieurs propriétés n’en faisaient plus qu’une… »

P55 : « … il n’aimait pas que les paysans se plaignent […] et se montrent par la violence… »

P55 : « … les bêtes ne prennent pas de vacances […] il faut s’en occuper tous les jours… »

P56 : « Les paysans s’étranglaient avec des crédits pour du matériel toujours plus puissant… »

P57 : « … ce métier qu’il n’avait pas choisi, qui lui était tombé dessus… »

P76 : « Elle aimait le mot agriculteur. C’était un vrai métier… »

P95 : « … conduisant ses affaires, traitant avec les marchands de son choix, renouvelant le matériel et le cheptel… »

P179 : « Paul […] changeait-il de fournisseur de luzerne […] les bêtes étaient comme ça elles aimaient leur routine et craignaient tout changement, si mince fût-il. »

P180 : « Il fallait avoir bonne façon, on ne parlait pas de don mais de façon, bonne ou mauvaise, on l’avait ou on ne l’avait pas… »

P182 : « Une étable tenue se devait de présenter au-dessus de la crèche occupée par telle ou telle bête le prénom de la titulaire du poste dûment calligraphié à la craie sur une ardoise d’écolier fixée à la poutre. »

Martin-Lugand, Agnès. *Désolée, je suis attendue.* Pocket. 2017. 978-2-266-30090-2

Date de publication originale : 2016

Métier : interprète

*Une citation de Sigmund Freud pour commencer : « S’il est librement choisi, tout métier devient source de joies particulières, en tant qu’il permet de tirer profit de penchants affectifs et d’énergies instinctives. »*

P11 : à propos de son stage de fin d’étude : « Contrairement à tous mes camarades d’école de commerce, prêts à turbiner comme des malades… »

P11 : « … une agence d’interprètes dans le milieu des affaires… »

P29 : « … Alice, ne comprenant toujours pas que je puisse encore travailler à 19h30… »

P32 : « C’était le revers de la médaille, j’étais la meilleure. »

P33 : « Il n’y avait jamais de temps mort dans mon travail. »

P34 : « Ce soir-là, un œil sur la chaîne d’info en continu […] j’avalai une soupe miso […] L’actualité du jour n’était pas particulièrement intéressante, mais je me devais d’être au courant de tout, pour être prête à réagir aux demandes de certains de nos clients, les joueurs d’argent. »

P35 : « … quinze minutes de pause que j’utiliserais pour remonter les bretelles de mon assistante. »

P38 : « … ma dernière promotion m’avait permis d’obtenir un bureau pour moi seule, d’où je pouvais surveiller mon assistante. »

P38 : « Notre cadre de travail était lumineux, confortable, optimisé, pour que nous nous sentions le mieux possible au bureau. »

P39 : « …quinze salariés, pour la plupart français, à nous répartir les misions en deux équipes distinctes : ceux qui parlaient et ceux qui écrivaient. »

P39 : « Ma position dans l’agence était centrale, je n’étais plus seulement interprète, j’avais pour mission de décrocher des contrats, de nous faire connaître, de « réseauter » comme on dit. »

P42 : « … j’alternai entre conversations business et conversations plus légères. Ne jamais oublier de séduire les épouses. »

P43 : *à propos des nouveaux clients* : « … ils se confiaient, sans se douter une seule seconde que j’enregistrais tout pour mieux les ferrer en vue de l’avenir et ainsi me rendre particulièrement indispensable. »

P44 : « Nos clients ne tarirent pas d’éloges à mon sujet, mais je restai impassible comme chaque fois que ça arrivait – ne jamais montrer d’autosatisfaction. »

P51 : *à propos de sa famille* : « … ce qui m’énervait, c’était que personne ne fasse l’effort de saisir l’importance de mon job. »

P64 : « Je profitais du moindre relâchement d’un de mes collègues pour récupérer ses dossiers. »

P64 : « … prouver à Bertrand que je pouvais être sur tous les fronts : interprète, apporteuse d’affaires, manager, acharnée des réunions tardives. Le téléphone, en permanence greffé à l’oreille. »

P74 : « Réserve-lui une chambre immédiatement, tu passeras le récupérer demain matin à 9h30 à son hôtel et tu lui serviras d’interprète toute la journée. »

P76 : « … je retranscrivais, j’établissais la communication entre mon client et le commissaire-priseur, en demeurant transparente. »

P128 : « … le responsable du service traduction de l’agence… »

P158 : « Mon uniforme me donnait un sentiment de pouvoir, d’assurance. »

McEwan, Ian. *L’intérêt de l’enfant*. Gallimard. 2015. 978-2-07-014768-7

Date de publication originale : 2014

Métier : juge aux affaires familiales

P13 : « Fyona Mayre, juge aux affaires familiales »

P14 : «  elle était d’astreinte, à disposition en cas de requête urgente. »

P15 : « … il fallait assimiler au pied levé des circonstances singulières et des enjeux subtils. »

P16 : « … elle croyait aux dispositions du droit de la famille. Dans ses accès d’optimisme, elle voyait une preuve significative du progrès de la civilisation dans le fait que la loi plaçait l’intérêt de l’enfant au-dessus de celui de ses parents. »

P18 : « Fiona avait le pouvoir de retirer la garde d’un enfant à un parent malveillant, il lui arrivait de le faire. »

P20 : « il fallait soigner le style et veiller au respect dû à la religion, pour se prémunir en cas d’appel. »

P23 : « … son épouse était une femme égoïste qui avait « du mal à gérer son agressivité » (une accusation fréquente, et souvent réciproque, devant la chambre des affaires familiales) »

 P29 : « …depuis peu soulagé du fardeau de l’examen d’entrée à l’école du barreau »

P40 : « l’enjeu était de choisir le moindre mal »

P41 : « … « la doctrine de la nécessité » […] il était permis d’enfreindre le code pénal pour éviter le pire. »

P48 : « Elle n’avait pas pour tâche ou pour mission de le sauver, mais de prendre une décision raisonnable et conforme à la loi. »

P69 : « Une lettre piégée provenant d’un plaignant dépité ? C’était déjà arrivé… »

P71 : « elle emporta ses dossiers dans la cuisine et parcourut un de ceux prévus pour le lendemain… »

P73 : « La matinée se déroula comme des centaines d’autres. Examen rapide des recours et requêtes, audition d’arguments contradictoires, énoncé de jugements et d’ordonnances, et Fiona faisait des allers-retours entre son cabinet et la cour. »

P73 : « le greffier »

P111 : « … présenter la juge aux deux infirmières comme quelqu’un de « très haut placé » »

P151 : « Elle n’était pas d’humeur à lire un nouveau déluge d’insultes mal orthographiées ou des menaces de violences »

P159 : « … la robe de juge de Fiona – sa tenue des grands jours […] elle serait amenée à jouer le rôle non seulement de juge aux affaires familiales, mais aussi, pour l’occasion, de présidente de tribunal de grande instance. »

P169 : « …l’intérêt que la presse avait porté à cette histoire… »

P228 : « … le *children act* le rappelait clairement : sa priorité absolue devait être l’intérêt de l’enfant »

Remerciements → sources documentaires

* Cite - Alan Ward, juge à la cour d’appel

 ↓ S’est inspirée de deux affaires

* James Munby, juge
* Conseils auprès d’un tribunal
* A lu la thèse pour l’histoire d’Adam

Murail, Marie-Aude. *La fille du docteur Baudoin*. L’école des loisirs. 2012. 978-2-211-08431-4

Date de publication originale : 2006

Métier : médecin

P24 : *en parlant de la secrétaire* : « Vingt ans qu’elle était là, derrière son comptoir. »

P26 : « Les laboratoires Ferrier tenaient à lui présenter leur toute dernière molécule… »

P29 : « Il attrapa son ordonnancier et écrivit… »

P41 : « Dans sa main tremblait une ordonnance qui lui prescrivait analyses de sang et d’urine. »

P46 : « Vianney savait pertinemment que tous ces médicaments pour « jambes lourdes » n’avaient aucune efficacité. »

P50 : « Je vais vous prendre la tension. Et je veux vous peser. »

P52 : « Il ausculta soigneusement son patient, lui prit sa tension, le pesa… »

P67 : « L’interrogatoire reprit. A quand remontaient les dernières règles ? Les avait-elle de façon bien régulière ?... »

P121 : « Au centre de planification, Annie termina sa consultation en dépannant une jeune femme qui s’était vu refuser une « pilule du lendemain » par son pharmacien…

P152 : en parlant de son collègue avec qui il est nouvellement associé : « J’essaie de le décharger… j’aimerais faire une échographie. »

Murail, Marie-Aude. *Maïté coiffure*. L’école des loisirs, 2020. 978-2-211-22283-9

Date de publication originale : 2004

Métier : coiffeur

P12 : « 9 heures – 20 heures, c’était l’horaire affiché à l’entrée. »

P14 : « Les coiffeurs, c’est tous des Michoubidou… Ludovic fit une mimique efféminée tout en tourniquant le poignet. »

P15 : « A la caisse, au milieu des flacons de shampooing, d’après-shampooing, d’avant-shampooing… »

P16 : « Le salon de coiffure avait une mezzanine »

P19 : « L’apprentie… »

P20 : « une chemise blanche, les cheveux propres »

P24 : «  Je vais vous apprendre à faire le café […] Il fallait en proposer aux clientes pour leur faire passer le temps. »

P27 : « Une blouse… »

P30 : « L’ammoniaque dégageait les sinus, la laque gratouillait le fond de la gorge. »

P32 : « … les yeux papillotant aussi bien à cause de la fatigue que des produits irritants. »

P39 : «  C’est des gens qui viennent se faire couper les cheveux »

P46 : « Le mercredi, c’était le jour des enfants. Madame Maïté avait mis des sucettes au Coca dans un petit panier… »

P46 : « - Elle doit passer vous voir pour…

Elle désigna des perruques posées sur des têtes en plastique.

* Mais ce n’est pas la peine, intervint Clara. J’irai chez elle pour qu’elle les essaie. »

P51 : « Un stage dans la coiffure, c’était quand même la honte. »

P58 : « - On fait quoi comme études pour devenir coiffeur ? demande Louis.

* Le CAP, c’est en trois ans, répondit Fifi.
* Après la troisième ?
* Oui, et après, tu as le brevet pro. Encore deux ans. Là, tu peux ouvrir un salon, prendre des apprentis. Et après, tu as encore deux ans pour le brevet de maîtrise. Là, c’est pour enseigner. »

P60 : « Dès que l’activité du salon retombait, chacun sentait la force de l’attraction terrestre, pieds de plomb, jambes lourdes. »

P68 : « Puis elle se lança dans des jérémiades sur les charges qu’elle avait et que ça ne devenait plus possible et qu’elle finirait par fermer.

P78 : « Un salon de coiffure, question moralité, on peut trouver mieux. »

P79 : « Rangez donc les magazines qui traînent. Il y a toujours quelque chose à faire quand on veut se rendre utile. »

P84 : « On partagera les pourboires »

P92 : « Faudrait décorer la vitrine pour Halloween. »

P108 : « … elle enfilait des gants de caoutchouc très fins. »

P111 : « La coiffure, c’est pour les analphabètes. »

P130 : « Comme tous les autres jours, le salon de coiffure ouvrait à 9 heures, le samedi. Mais la clientèle n’arrivait guère avant 10 heures. C’était un moment paisible… »

P169 : « Clara avait une spécialité de coloriste. »

P171 : « … toutes les odeurs plus ou moins toxiques des laques, des colorants et des shampooings traitant. »

P172 : « …les outils […] : les ciseaux sculpteurs tout dentés, le rasoir se dépliant comme un canif, le peigne démêloir, le peigne de coupe, le peigne afro… »

Murail, Marie-Aude. *Sauveur & fils saison 1.* L’école des loisirs. 2018. 978-2-211-23633-*1*

Date de publication originale : 2017

Métier : psychologue

P9 : « … la salle d’attente »

P9 : « … son cabinet de consultation… »

P9 : « Sauveur captait tous les signaux qu’envoient les corps, surtout à ce moment très intense de la première fois. »

P13 : « Il ne laissait jamais passer l’occasion d’un compliment. »

P13 : *il demande à une maman qui accompagne sa fille* : « Est-ce que vous pourriez retourner un moment en salle d’attente ? »

P16 : « C’était la première fois que Saint-Yves recevait en consultation une jeune fille qui se scarifiait, mais il en savait davantage qu’il ne l’avait laissé entendre à Margaux. »

P17 : « Sauveur sentit qu’il tenait le fil à tirer […] Il avait dix minutes pour dévider la bobine autant qu’il pouvait. »

P19 « -Vous répétez toujours ce que disent les gens ?

* Je m’assure que j’ai bien compris. »

P20 : « …quelques séances avec moi, ou quelqu’un d’autre, pour que tu puisses parler des VRAIS problèmes. »

P22 : « oui, je peux t’aider à comprendre. C’est le travail qu’on fait en thérapie… Je pense que tu souffres […] ce serait bien que tu en parles dans un endroit où rien de ce que tu diras ne sera répété. »

P24 : « -Combien je vous dois ?

* 45 euros
* Non remboursé, j’imagine ?
* Non remboursé »

P25 : « …remonta le couloir jusqu’à une porte fermée qui marquait la frontière entre sa vie professionnelle et sa vie privée. »

P25 : « Si Sauveur avait été moins préoccupé par la jeune scarificatrice […] il se serait aperçu que l’enfant… »

P26 : « Par déformation professionnelle, Sauveur ne croyait pas aux coïncidences. »

P26 : « … il va falloir que tu te débrouilles tout seul. J’ai encore quelqu’un à voir. »

P27 : « Lors des deux premiers entretiens, Sauveur avait eu du mal à cerner l’adolescent… »

P30 : « - Je conduis ma patiente aux urgences »

P32 : « Son papa psychologue commençait ses consultations de bonne heure, Lazare se rendait seul à l’école… »

P40 : « … il n’entrait jamais chez lui par la porte principale, réservée aux patients »

P44 : « -Rien ne sort d’ici sans ton autorisation »

P44 : « -Tu veux l’écrire ? lui proposa Sauveur »

P49 : « Ce n’est pas grave. Beaucoup de gens se méfient des psys »

P62 : « … apercevant la belle plaque de : « Sauveur Saint-Yves. Psychologue clinicien » »

P63 : « LA journée de Saint-Yves n’était pas terminée et elle avait été plutôt agitée, entre les patients qui arrivaient en avance, ceux qui arrivaient en retard, celle qui se décommandait, celui qui demandait à être reçu en urgence, le tout entrecoupé d’appels téléphoniques, parfois déconcertants. »

P69 : « Pendant ce temps, Sauveur essayait de savourer le seul moment calme de la journée… »

P71 : « Saint-Yves lui avait demandé de dessiner un soleil pour les nuits où il n’avait pas fait pipi au lit et un parapluie en cas… de pépin, ceci pour repérer une éventuelle amélioration. »

P72 : « Sauveur se sentit pris d’une sourde angoisse. Personne ne peut vous guérir malgré vous, comme par magie. »

P75 : « Avec une moyenne de 45 minutes par patient, son emploi du temps était saturé. »

P79 : « Il proposa donc en fin de séance de recevoir séparément les deux familles. »

P80 : « Sauveur avait l’habitude que ses patients lui fassent endosser tour à tour les habits de papa, de maman, de la chef de service de madame Huguenot, et de Dieu à l’occasion. »

P103 : « Sauveur, contacté au téléphone par la psychiatre de Fleury…»

P109 : « Ce n’était pas un psychologue qu’elle cherchait, mais une fée qui lui ferait don d’un enfant. »

P114 : « C’est vraiment des psychopathes qui viennent vous voir, des tueurs en série ? »

P126 : « … vous savez ce que vous êtes ? Un manipulateur mental ! C’est ça, un psy. »

P128 : « Margaux allait mal. Qui devait-il prévenir ? Sa mère ? L’infirmière scolaire ? »

P128 : « Sauveur revient […] un peu flageolant. Bien sûr la rage de Margaux n’était pas dirigée contre lui. […] Mais tout de même, sur le moment, ça faisait de l’effet. »

P206 : « En quelques secondes, trois vies dévastées. C’était ça, la psychothérapie ? »

P219 : « Saint-Yves ne confondait pas les retards de ses patients avec de l’impolitesse. Ils n’étaient jamais anodins dans une thérapie. »

P254 : « Je sais que vous vous faites rémunérer 45 euros pour vos petites séances. »

P274 : « Que s’était-il passé pendant cette séance. Avait-on progressé ? S’était-on contenté d’un règlement de comptes ? Quel métier incertain que le mien, conclut-il. »

P283 : « Mes parents m’ont expédié à Paris pour que je fasse des études de psychologie. »

P284 : « … mon diplôme de docteur en psychologie »

P284 : « Les gens venaient me voir parce que j’étais un « docteur noir » […] Mais la psychothérapie, ce n’est pas tout à fait la même chose que la magie vaudou. »

P305 : « Je suis un psy de merde. »

P313 : « Sauveur mentait, mais il voulait faire croire à Cyrille que tout ce qu’il dirait serait sans conséquence. »

P324 : « En refermant la porte derrière eux, Saint-Yves put se dire qu’après tout il n’était peut-être pas un psy de merde. »

P369 : « Est-ce que les secrets qui vous entourent de leurs nuées vous empêchent de vivre, de grandir, d’aimer ? C’était la question qu’il se posait à propose de chacun de ses patients… »

P386 : « Saint-Yves, un peu abasourdi, avait sous les yeux la réponse à sa question : « à quoi je sers ici ? »

Murail, Marie-Aude. *Vide la République !* Pocket jeunesse. 2019. 978-2-266-29944-2

Date de publication originale : 2005

Métier : professeur des écoles

*Présentation de l’autrice : « De sa collaboration avec une institutrice naîtra même en 2008 une méthode d’apprentissage de la lecture… »*

P8 : « … sa nomination dans une école proche de son domicile… »

P25 : « Vous avez demandé qui mange à la cantine et qui reste à l’étude ? […] Vous leur avez distribué les manuels… »

P29 : « Le manuel qu’utilisait Madame Maillard est trop compliqué pour Steven et Audrey… »

P29 : « Je veux qu’ils sachent tous lire à la fin de l’année. Pas un ne doit rester en route. »

P47 : « La fin de la journée d’école approchait. Les enfants étaient énervés. »

P49 : « Il faut mieux tenir votre classe. […] Tout le monde est passé par là. Vous débutez… »

P53 : « … auprès des parents pour une personne dynamique. Avec elle, les enfants « faisaient plein de choses »

P60 : « … apprendre à lire si elle n’est pas rééduquée par un orthophoniste… »

P75 : « Ils finiront par mettre leurs enfants à Saint-Charles. »

P81 : « … us et coutumes de notre école. A Noël, nous organisons un petit spectacle pour les parents. »

P119 : « Vous faites très bien votre travail, Cécile. Vous manquez un peu d’autorité, mais ça viendra avec le temps. »

P123 : *Une maman conteste les lectures données par la maîtresse* : « Je tiens à vous signaler que nous n’avons pas ce genre de lecture à la maison. »

P129 : « J’ai acheté de l’aspirine, viens prendre un verre d’eau à la cuisine. C’était contraire au règlement. La chose devait donc se faire discrètement. »

Palain, Mathieu. *Sale gosse*. J’ai lu. 2021. 978-2-290-22743-5

Date de publication originale : 2019

Métier : éducateur à la PJJ

P13: « Marc répondait qu’il était éducateur à la Protection judiciaire de la jeunesse. Vous le preniez alors pour un flic, il vous rétorquait : « Nan, j’aide des gosses en danger ». Il n’entrait pas dans les détails. Quand les dossiers étaient trop durs, trop crus, presque toujours des histoires de viol, il soufflait seulement : « C’est flippant la quantité de merdes que je dois brasser. »

P13 : « IL avait eu l’impression d’entrer à la PJJ parce qu’il était au chômage et qu’il fallait payer le loyer, mais il était prédestiné. Sa mère avait dix-sept ans quand elle tomba enceinte. Ses parents à elle avaient disparu dans un accident de voiture… »

P16 : « Les mômes, ils avaient tué, violé, ou trempé dans la drogue et la prostitution. La violence était quotidienne. Peu importe votre carrure, vous saviez qu’il y en aurait toujours un pour vous sauter dessus. »

P17 : « Marc avait passé le concours d’éducateur »

P17 : « A l’époque, Marc touchait trois mille francs par mois »

P18 : « Les éducateurs s’étaient organisés en autogestion : pas de chef, pas de privilège, tout le monde se tapait les nuits dans les escaliers… »

P19 : « C’est un foyer du ministère de la justice, les jeunes sont mineurs, je n’ai pas le droit de les laisser sortir »

P21 : « … supportait mal de se taper les nuits, de rentrer quand sa femme se levait, de batailler pour poser des vacances. »

P21 : « Passé éducateur de milieu ouvert, on lui demandait de suivre vingt-cinq délinquants en même temps, en respectant les horaires de bureau. Il fallait accepter de ne plus s’attacher à des David et des Shaïnez comme s’ils étaient vos enfants. Au début, ne plus les voir au réveil, aux repas, c’était dur… »

P22 : « … les six éducateurs, les deux psychologues et Laurence, l’assistante sociale »

P24 : « Les synthèses avaient toujours lieu en salle de réunion. »

P29 : « Retirer un fils à sa mère, il connaissait. »

P30 : « On passe un coup de fil au conseil général. C’est pas sûr qu’ils aient de la place pour le petit. »

P31 : « -Ils me foutent en l’air à dire « démerdez-vous ». Putain, ils voient pas qu’on est débordés ? »

P52 : « Un éducateur assistait aux visites pour s’assurer qu’elle ne parte pas avec le petit. »

P68 : « En foyer, les éducateurs remplissent un cahier de transmission, une sorte de carnet de bord dans lequel ils notent ce qui s’est passé dans la journée. »

P69 : « Quand je suis arrivée à la PJJ, le premier mois j’ai touché 1500 euros. J’avais d’un coup dix semaines de vacances… »

P70 : « Ce métier, il est super humain. Je dis souvent : « Y’a pas de technique avec les gamins, on range pas des livres dans des cartons. » »

P72 : « Le GAME, c’était un logiciel. Quand une affaire s’arrêtait, le GAME vous attibuait un nouveau jeune, de façon que vous en suiviez toujours vingt-cinq »

P73 : « -C’est ce que je préfère, être appelée en urgence pour une garde à vue. Parfois, t’as même pas une heure pour rencontrer le mineur. »

P73 : « Marion craquait parfois en regagnant sa voiture »

P79 : « Julie emmena Nina dans le sud de l’Essonne, visiter un gamin au domicile de ses parents. »

P81 : « -Je peux pas travailler seule, Samy. Si je parle à un mur, c’est pas possible. »

P83 : « Julie croyait aux visites à domicile. Elles seules vous montraient la réalité. »

P133 : « - Pourquoi vous m’avez passée première classe ? […] c’était pas l’année pour une promotion. »

P138 : « Qu’elle ait des facilités intellectuelles qui lui permettent d’avoir les concours, c’est super, mais avec les gamins, c’est une autre affaire. »

P149 : « … la différence entre les éducateurs du foyer et ceux qui, comme elle, bossaient en milieu ouvert. »

P151 : « Je suis pas flic, Wilfried. En fait, je suis même l’inverse, alors tu me racontes, parce que si tu me dis rien, je peux pas t’aider. »

P171 : « … y’a jamais un mec qu’a voulu te frapper ? […] Je me suis fait casser le nez une fois »

P178 : « -Putain, c’est *Shining* votre taf. Sans déconner, même armé, je le fais pas.”

P231 : « …tu peux pas demander aux enfants de te respecter si t’as rien fait pour. C’est plus le Moyen Age. Ces gosses, ils s’inclinent pas devant les anciens. »

P278 : « … Parle pas de toi comme ça. Délinquant. Racaille. C’est des pancartes qu’on te plante dans le dos, ça. »

P279 : « -J’ai un cas difficile qui me prend tout mon temps. […] J’arrive à rien. Faut que je trouve la faille. Y’en a toujours une. »

P284 : « … un éducateur devenu directeur de la PJJ du département. »

A la fin du roman, l’auteur explique : page 285 : « J’ai expliqué à la direction de la PJJ, à Paris, que je voulais intégrer une équipe. N’importe laquelle. Peu de temps après, je commençais une immersion de six mois à la PJJ d’Auxerre. »

Pessin, Delphine. *Deux fleurs en hiver*. Didier. 2020. 978-2-278-09829-3

Date de publication originale : 2020

Métier : aide-soignante stagiaire

P8 : « j’ai atterri dans la salle de restauration »

P8 : « Le local était exigu, chaque parcelle de mur occupée par des casiers »

P9 : « … j’ai enfilé ma blouse blanche »

P10 : « l’odeur de détergent imprégnant l’atmosphère n’avait rien de particulièrement agréable. »

P10 : « J’étais l’attraction de la journée […]

P10 : « Un des rares messieurs […] m’a envoyé un baiser […]. Formidable, en plus de supporter ces grabataires, j’allais devoir résister aux avances d’un vieux pervers »

P14 : « J’ai aussi nettoyé les chambres, préparé les plateaux-repas, mis et débarrassé la table, chargé les chariots »

P15 : « C’est une stagiaire, elle est là pour apprendre »

P16 : « tu vas m’aider à emmener Mme Bausson aux toilettes. Ensuite, on change les draps et on la descend à la salle à manger. »

P16 : « Paulette Bausson était énorme. […] d’abord tu redresses la dame, elle peut t’aider en tirant sur la potence. Puis tu passes un bras derrière ses épaules »

P17 : « Il faut surtout veiller à plier les jambes pour épargner ton dos »

P19 : « Ce matin, comme tous les matins, on a frappé à la porte à 7h30 tapantes. »

P22 : « Je commence à prendre le rythme, mais les matins, je morfle un max. Je m’arrache du lit à 5 heures pour attraper le bus de 5h45 […] De la gare routière, j’ai encore dix bonnes minutes pour arriver jusqu’à l’Ehpad. »

P23 : « faire moi-même la toilette d’un vieux monsieur […] j’ai préparé le chariot de nursing avec tout le nécessaire. »

P23 : « Pense à toujours annoncer ce que tu vas faire, m’a rappelé Patricia. Et n’oublie pas la pudeur. »

P25 : « Il ne fallait pas perdre de temps, chaque minute était précieuse […] on se doit d’être efficaces ? On ne peut pas se permettre de discuter pendant des heures »

P25 : « Tu dois garder une certaine distance. Tu verras c’est le meilleur conseil que je puisse te donner »

P41 : « C’est toi qui disais hier que c’était « admirable » de leur part d’exercer ce métier. »

P42 : « Tu vas voir toute la misère du monde. Et puis, tu feras le sale boulot »

P42 : « J’avais besoin de me sentir utile, je voulais aider les autres, compter pour quelqu’un. Il ne voyait que les horaires difficiles, la charge de travail, l’ingratitude des tâches »

P50 : « J’aimais travailler avec mes vieux parce que leur fragilité me touchait. J’avais le sentiment d’être utile, et j’avais envie qu’on ait besoin de moi »

P57 : « Depuis deux jours c’est la folie à la résidence. Une aide-soignante et une infirmière sont malades et elles ne sont pas remplacées »

P57 : « On attend du renfort. Un stagiaire de l’IFAS, j’espère qu’il va vite trouver ses marques. De toute manière, pas moyen d’avoir du personnel supplémentaire. Alors, si tout le monde s’y met, on devrait pouvoir s’en sortir »

P57 : « il faudra laver en priorité les patients qui ont de la visite. Je suis restée sans voix. Je n’en revenais pas qu’elle dise un truc pareil. Quoi, on n’allait doucher que les vieux en vitrine ? »

P62 : « Les infirmières présentes dans la pièce »

P63 : « Cinquième jour à ce rythme de dingue, je n’en peux plus. Une des aides-soignantes malades est revenue, mais une autre est partie en congés »

P64 : « Aujourd’hui, j’ai eu droit à mes premières insultes. La mémé que je devais réveiller est souvent agressive. »

P64 : « Tu vas passer un coup de serpillière »

P65 : « Madame Bausson était tombée et elle ne bougeait plus. […] Un calme froid m’a envahie, tout ce qu’on avait appris sur les gestes d’urgence m’est revenu en bloc. »

P71 : « Les membres du personnel sont sur les dents. Ils se démènent tous comme des diables »

P73 « Les résidents »

P78 : « Elle était sans arrêt en train de me reprendre. Je n’allais jamais assez vite, je ne faisais jamais assez bien. »

P79 : « J’avais beau me sentir proche d’elle, la sentir prête à recevoir ce que je voulais dire, elle était une patiente. »

P85 : « Ils vous en demandant trop. Ils vont finir par vous abîmer, à vous faire trimer comme ça. »

P98 : « Violette m’avait tutoyée […] Je savais que ce n’était pas professionnel, j’aurais sûrement dû la reprendre. Mais ce qu’il y avait entre cette mémé et moi, ça n’était pas ordinaire. »

P112 : « Aujourd’hui, je suis d’après-midi, c’est beaucoup plus calme que le matin »

P113 : « Il y a tes proches, ta famille… et les personnes que tu accompagnes dans ton travail. C’est très différent. Elle me mettait en garde »

P120 : « Je crois qu’elle souffre de ne pas pouvoir faire son travail aussi bien qu’elle le voudrait. »

P164 : « … je me suis dit en vidant un chariot de linge sale »

P164 : « … ils avaient fait appel à un vétérinaire »

P167 : « … j’ai enfilé ma blouse »

P167 : « Ma première résidente était Paulette. »

P179 : « Deux mois qui m’avaient révélé que je ne m’étais pas trompée de voie. Je voulais être une soignante. »

P179 : « J’avais passé l’épreuve écrite d’admission à l’Ifas et réussi haut la main. L’oral aurait lieu en mai… »

P184 : « Après deux années à l’hôpital, j’ai trouvé une place à l’Ehpad… »

Robin, Nicolas. *Une folie passagère*. Le livre de poche. 2020. 978-2-253-93422-6

Date de publication originale : 2019

Métier : hôtesse de l’air

*Dans la présentation de l’auteur, on apprend que Nicolas Robin est stewart pour une compagnie aérienne.*

P13 : « … un point d’honneur à être une hôtesse de l’air convenable et intègre, à la pointe du raffinement, une hôtesse bien comme il faut. »

P14 : « Avant un départ en vol, le geste santé, c’est un verre de lait d’amande bien frais et des fruits secs. Jamais de céréales de blé. Rien qui favorise les flatulences. »

P16 : « je revêts l’habit qui fait de moi une femme extraordinaire. Le collant de contention est l’ami de l’hôtesse de l’air. Il évite la sensation de jambes lourdes et prévient les varices. »

P24 : « J’ai très peu d’amis. C’est difficile avec mon métier, je vis toujours en décalé. »

P36 : « Elle connaît les règles de la bienséance et les mots à proscrire. »

P40 : « …j’étais brillante en anglais. […] j’avais des ambitions internationales dès l’adolescence. »

P41 : « La ponctualité est une qualité tacitement recherchée chez une hôtesse de l’air. »

P42 : « … m’interrogent sur la météo à Pointe-à-Pitre ou le taux de change de la monnaie géorgienne. Ils me prennent pour le comptoir info voyageurs »

P44 : « … je suis déconfite […] j’ai juste emporté un short en toile et une chemisette en viscose. »

P46 : « Le dernier vol était mémorable. Nous avons traversé de fortes turbulences […] des passagers malades qui ont gardé la tête enfouie dans le sac vomitoire. Forcément, ça crée des liens »

P50 : « Notre chef de cabine tape dans ses mains. Elle affirme son leadership… »

P50 : « Philippe, le commandant de bord, nous donne les dernières informations… »

P63 : « Une hôtesse de l’air digne de ce nom fait corps avec l’avion. A bord, je m’accroupis pour vérifier la présence des extincteurs d’incendie. Sur la pointe des pieds, je constate qu’aucune bombe n’a été déposée dans un coffre à bagages. A quatre pattes, je m’assure qu’il y a bien un gilet de sauvetage sous chaque siège. »

P64 : « Une hôtesse-bien-comme-il-faut affiche toujours un sourire en tranche d’orange. Comme dans un cabaret parisien, elle fait la promesse d’un moment unique et hors du commun. »

P67 : « Une hôtesse-bien-comme-il-faut va au-devant de la passagère égarée, telle une fée […] Elle indique le siège du bout de sa baguette magique… »

P70 : « Une hôtesse-bien-comme-il-faut décèle la peur chez le passager qui a commencé à se ronger les ongles dans l’aérogare. Elle fait preuve de mansuétude et se montre rassurante… »

P84 : « Une hôtesse-bien-comme-il-faut est toujours en gainage, jambes fléchies, le dos droit. Elle ne peut pas travailler dans une boîte de sardines, […] sans avoir une santé de fer et un bon équilibre émotionnel. »

P87 : « Une hôtesse-bien-comme-il-faut sait prendre le pouls des passagers. Elle soulage les petits bobos et les grands malheurs, gère les crises d’angoisse, de tétanie, d’épilepsie, toutes les crises. »

P91 : « Le service en cabine a duré deux heures et demie. »

P91 : « En bonne chef de cabine, elle nous encourage à ne pas nous laisser abattre et nous rappelle qu’après la pluie vient le beau temps… »

P105 : « Voilà le côté positif de ce métier : les équipages à bord ne sont jamais les mêmes. Je n’ai pas à subir du lundi au vendredi la même collègue pénible… »

P120 : « « Restez assis et attaché » est la phrase que j’ai le plus répétée dans ma vie… »

P147 : « … vit en décalage permanent avec les autres, se couche quand Paris s’éveille, rate les anniversaires, loupe les premiers pas de bébé […] accepter […] sinon il faut changer de métier. »

P151 : « Une hôtesse-bien-comme-il-faut ne se laisse pas aller. Elle démarre sa journée par une série d’abdos-fessiers […] Elle prend son destin en main. »

P214 : « Hôtesses et stewards se promènent dans les couloirs à la recherche de leur salle de briefing. »

Vantal, Anne. *Peine maximale*. Actes sud. 2010. 978-2-7427-8718-0

Date de publication originale : 2010

Métier : magistrat (au choix : avocat, juge)

P45 : « … l’entrée du président Sachs et de ses deux assesseurs. Comme l’exige l’ordre de préséance, Sachs passe le premier, suivi des deux femmes qui vont le seconder durant le procès. […] Marianne K., juge d’instruction en banlieue ; Claire B., magistrate auprès d’un juge d’enfants»

P45 : « Elles ont revêtu la robe noire [*les assesseurs*], mais lui porte les insignes de président de la cour d’assises : une robe rouge dont le large col se ferme par un grand cordon. »

P46 : « Sachs connaît parfaitement le dossier Assaiev, qu’il a étudié dans ses moindres détails en amont de l’audience. Il n’a encore aucune opinion sur les deux accusés, ce serait contraire à l’éthique même du procès : c’est en écoutant les différentes parties, au cours de cette audience dont il mènera lui-même les débats, que les accusés seront jugés, et sa voix de président ne comptera pas d’avantage que celle d’un autre. »

P46 : « L’appariteur »

P51 : *à propos des jurés* : « … la récuser s’ils le souhaitent. Eux seuls sont autorisés à le faire, et encore ce droit est-il limité. »

P55 : « … les jurés écoutent […] Article 304 du code pénal : Vous jurez et promettez d’examiner… »

P72 : « Cécile aime cet exercice, qui fait partie de son travail. La lecture de l’ordonnance de renvoi exige une parfaite maîtrise : pas de bafouillages, pas d’erreurs de lecture, un ton uni qui ne laisse percer aucune émotion. Les faits, seulement les faits, voilà ce que doivent entendre les jurés. »

P245 : « Elle attend patiemment, sans rien montrer de l’excitation qui lui serre le ventre chaque fois qu’elle s’apprête à plaider. L’habitude n’y fait rien : ce mélange d’angoisse, d’énervement et de joie triomphante constitue le lot commun de beaucoup d’avocats. »

P249 : « La stratégie de sa plaidoirie est parfaitement maîtrisée : elle marque une pause car elle en a terminé avec la description du coupable. Elle doit maintenant amener le jury à s’émouvoir devant les victimes. »

P253 : *au sujet de l’avocat général* : « … son col d’hermine blanc sur le rouge de la toge. Il sait depuis longtemps l’impression qu’il donne – celle d’un magistrat énergique et droit. Il est, après tout, le représentant du Ministère public. Il doit faire entendre la voix de toute la société… »

P275 : « Les débats sont désormais clos. Je demande donc à l’accusé de se retirer jusqu’au prochain verdict. Conformément à la loi, et avant que le jury ne se retire pour délibérer, je vais faire lecture de l’article 353 du Code pénal : La loi ne demande pas compte aux juges… »

P285 : « Il faut plus d’une heure au jury pour faire voter les neuf premières questions […] Pas une fois le président ne se départ de sa patience. »

P286 : « - Mais, Votre Honneur…

* Je vous en prie, madame, nous ne sommes pas dans une série américaine : ici, on dit seulement « monsieur le président ». »

P290 : « Les trois magistrats n’exprimeront leur point de vue qu’après les jurés populaires, pour éviter de les influencer… »

Vermot, Marie-Sophie. *Casting*. L’école des loisirs. 2009. 978-2-211-05712-7

Date de publication originale : 2020

Métier : mannequin

P9 : « Le problème numéro un est que je mesure un mètre soixante et un et demi. Sur l’annonce, ils ont mis : un mètre soixante-cinq mini. »

P10 : « Le problème numéro deux est que je n’ai pas d’autorisation écrite de mes parents. Sur l’annonce, ils ont mis : Autorisation parentale écrite obligatoire. »

P17 : « C’est pour une pub de jeans pour ados. Ils veulent trois filles et deux garçons entre quatorze et dix-sept ans. »

P31 : « Célimène fait des photos pour des pubs, ou des catalogues de luxe. »

P32 : « … allusion aux très jeunes filles qui défilent sur les podiums, soutenant qu’elles sont à la merci de mille et un dangers (les séducteurs cachés, la drogues, l’anorexie et j’en passe) »

P38 : « … Céli en a un que sa mère lui a composé, un stock de photos, face, profil, en pied, etc. Un book, ça s’appelle en termes de pro. »

P45 : « Maintenant que j’ai un pied dans le métier, je ne suis pas à la veille de laisser passer l’occasion de me faire remarquer. »

P48 : « … un gros camion immatriculé à Paris.

* L’équipe est déjà arrivée »

P54 : « Maman mesure environ un mètre soixante-cinq. C’est petit, je sais, et je n’allais pas le claironner à cette bêcheuse qui se serait sans doute empressée de me faire comprendre que, dans ces conditions, je n’avais aucune chance de devenir mannequin professionnel. »

P55 : « Marcia est notre responsable, c’est elle qui a été chargée par le styliste de dénicher les acteurs de la pub (nous). Le styliste est Fred Maugan. […] on ne sait même pas s’il viendra […] C’est son assistante, Michelle, qui s’occupe de tout en attendant, aidée par le scénariste de la pub »

P56 : « à la fin de la semaine, Ali et Eliott vont choisir deux d’entre nous pour une autre pub »

P62 : « - Nous méfier de quoi ?

* Eh bien, d’abus de toutes sortes […] je veux appartenir à une agence qui a pignon sur rue »

P68 : « C’est beaucoup de bruit pour rien, un long voyage, plein de gens du métier, cinq mannequins et huit jours de boulot. Juste pour une petite scène de trempette en jeans Maugan »

P69 : « Etre mannequin, c’est être reconnue pour son corps. »

P73 : « Mon scénario a été écrit au rasoir et il sera interprété comme tel »

P75 : « La préparation de nos têtes prend la matinée entière, je commence à comprendre pourquoi nous avons besoin de huit jours. »

P80 : « - Il me faut une idylle entre deux des personnages »

P92 : « nous n’avons pas besoin de ce bateau soi-disant hyperpuissant. Nous avons besoin d’un peu de pluie, d’une bonne averse et d’un ciel couvert. C’est tout. »

P115 : « … vouloir poser pour des catalogues, tu vaux mieux que ça. Tu sais, la manière de poser pour les catalogues est vraiment particulière. Si tu te lances dans cette direction, tu vas prendre de mauvaises habitudes. Un peu comme un peintre qui se cherche et qui, pour gagner sa vie, accepte de faire des copies. De copie en copie, il perd le fil de son propre style. »

P145 : « le métier de mannequin exige de la patience, de la concentration, une grande maîtrise de soi »

Vigan, Delphine de. *Les gratitudes*. Le livre de poche. 2020. 978-2-253-93428-8

Date de publication originale : 2019

Métier : orthophoniste

P39 : « Je suis Jérôme, l’orthophoniste. »

P41 : « … vous souffrez d’un début d’aphasie […] vous avez du mal à trouver vos mots. Parfois, ils ne viennent pas du tout, et parfois vous les remplacez par d’autres. »

P41 : « On va faire des exercices, des devinettes, des choses comme ça. »

P42 : « Je viendrai une ou deux fois par semaine, le mardi et le jeudi. »

P43 : « Quand je les rencontre pour la première fois, c’est toujours la même image que je cherche, celle de l’avant. »

P44 : « Est-ce vraiment ce qui nous attend tous, sans exception ? »

P44 : « Au début, je travaillais avec différents publics : les enfants, les adultes, les vieux. »

P44 : « A présent, je répartis mon temps entre plusieurs établissements, j’ai mon secteur. »

P45 : « J’aime les regarder, comme ils luttent, pied à pied. J’aime leur voix qui tâtonne, qui grelotte, qui hésite. »

P45 : « Je les enregistre […] J’ai un appareil numérique »

P46 : « Je sors le matériel et le pose sur son bureau : stylo, cahier, imagier. »

P47 : « - Ce sont des exercices spécialement conçus pour les personnes âgées »

P47 : « Je vous pose une question, et puis je vous montre quatre images, parmi lesquelles vous devez choisir la bonne réponse. »

P48 : « Une première question pour vous donner un exemple »

P49 : « Il faut en parler aux auxiliaires de vie »

P56 : « … j’ai repris des études. »

P57 : « -C’est un diplôme universitaire, pour continuer à me former […] « réhabilitation en neuropsychologie »

P94 : « on va faire un petit exercice pour stimuler votre mémoire et vous aider aussi à entretenir votre vocabulaire »

P94 : « … c’est très ludique… »

P95 : « L’infirmier… »

P96 : « … votre médecin… »

P97 : « … en parler avec la directrice. »

P113 : « Je connais ce point de bascule. J’en ignore la cause mais j’en mesure les effets. La bataille est perdue. Mais je ne dois pas lâcher. »

P123 : « Je suis orthophoniste. Je travaille avec les mots et avec le silence. Les non-dits. Je travaille avec la honte, le secret, les regrets. Je travaille avec l’absence, les souvenirs disparus, et ceux qui ressurgissent […] Je travaille avec les douleurs d’hier et celles d’aujourd’hui. Les confidences. Et la peur de mourir. Cela fait partie de mon métier. »

P123 : « Mais ce qui continue de m’étonner […] c’est la pérennité des douleurs d’enfance. »

P140 : « … j’ai demandé aux aides-soignantes »

P142 : « Des chansons de variété, de l’époque où elle était jeune fille. Cela fonctionne très bien pour stimuler les souvenirs. Les résidents aiment beaucoup ça. »

P163 : « … je suis dans l’établissement dès le matin »

Westlake, Donald. *Le contrat*. Rivages. 2007. 978-2-7436-4933-3

Date de publication originale : 2000

Métier : éditeur

P13 : « J’ai donc eu un contrat pour deux livres, avec une avance bien meilleure, et ces deux livres ont bien marché. »

P14 : « A mesure que les ventes baissent, les avances baissent. »

P15 : « Mon éditeur croyait toujours en moi, si bien qu’il s’est arrangé pour obtenir un contrat presque aussi avantageux la fois suivante… »

P131 : *l’éditeur parle à l’auteur* : « Comme toujours, tu sais, il a fallu que je cherche la petite bête. »

P143 : « Le service éditorial jouissait d’une réception très moderne et luxueuse… »

P144 : « … derrière lequel se tenait la réceptionniste. »

P148 : « Je n’avais pas deviné que Louie était une taupe ! En général, je vois venir ces choses. Enfin, je suis éditeur. Je suis censé voir venir ces choses… »

P187 : « - J’ai toujours publié chez Pegasus […] *Wayne est étonné* : Presque tous les auteurs changent à un moment ou un autre. »

P256 : « Je demanderai à l’éditeur de t’envoyer les épreuves du livre… »

P269 : *à propos d’interviews* : « Le PW fournit davantage de citations utilisables que Kirkus. »

P277 : « C’est mon agent, il est normal qu’il s’occupe de ça. »